

Zeitschrift: Cahiers du Musée gruérien
Herausgeber: Société des Amis du Musée gruérien
Band: 8 (2011)

Artikel: Emilie et Marie Morard : correspondance de l'Est
Autor: Weck Roduit, Anne-Sibylle de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1048146>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Née à Fribourg en 1971, **Anne-Sibylle de Weck Roduit** a obtenu sa licence en histoire contemporaine et en psychologie à l'Université de Fribourg en 1999. Après six années passées dans l'économie privée, elle a choisi de réorienter sa carrière et a terminé son diplôme de maître de gymnase en 2005. Elle enseigne désormais l'histoire à l'Ecole de culture générale de Fribourg.

Emilie et Marie Morard

Correspondance de l'Est

Parties en Pologne et en Russie entre 1859 et 1893 pour gagner leur vie, les sœurs Emilie et Marie Morard ont laissé une abondante correspondance qui permet de mieux connaître leur vie d'exilées. Quelles furent leurs occupations professionnelles? Quelles relations ont-elles tissées avec leurs employeurs? Comment occupaient-elles leur temps libre? Quels contacts avaient-elles avec leurs compagnes d'exil? Autant de points d'ombre que leurs lettres ont en partie permis d'éclaircir.

La tradition migratoire est un fait incontestable de l'histoire fribourgeoise, même si l'émigration féminine demeure un phénomène longuement ignoré. L'étude approfondie des années 1860-1914 a mis en évidence la réalité de ce mouvement. Les sources exploitées¹ ne permettant pas d'être exhaustif, on peut estimer que près de six mille Fribourgeoises ont pris le chemin de l'exil durant cette période. Si la France constitue le principal pôle d'attraction des femmes pauvres et sans formation, les destinations privilégiées par les Fribourgeoises sont l'Europe de l'Est (Russie, Autriche-Hongrie) et l'Allemagne. Généralement jeune (41% ont entre quinze et dix-neuf ans; 31% entre vingt et vingt-cinq ans, l'âge moyen étant de vingt-deux ans et demi) et célibataire, la migrante type provient surtout de la ville de Fribourg (50%) et des chefs-lieux des districts. Issues pour les deux tiers des classes moyennes (moyenne basse), la plupart des femmes quittent la Suisse temporairement.

Les motivations à l'origine de ces départs sont surtout d'ordre économique. En émigrant, elles permettent d'alléger les charges de leurs parents, voire de leur apporter un gain financier. A ces raisons s'ajoute l'absence d'obstacles politiques à cette émigration, le gouvernement fribourgeois n'étant pas intéressé à enrayer cet exode. Les choix professionnels sont également très limités: domestiques, cuisinières ou ouvrières². La profession d'institutrice apparaît

¹ AEF: Registres des passeports, DPC II, 16-25. Archives fédérales: Légation de Vienne, E 2200.1.53, Bd. 78-234; Consulat de Saint-Petersbourg, E 2200.86, Bd. 35-44 et 74-106; Home Suisse de Vienne, J II 173, 1985/184, Bd. 1.

Pour les références précises, voir WECK, Anne-Sibylle, *Un mouvement migratoire insoupçonné: les Fribourgeoises en Europe centrale et orientale (1860-1914)*, Université de Fribourg, Mémoire de licence, 1998.

² WALTER, François: *Le développement industriel de la ville de Fribourg entre 1847-1880: une tentative de démarrage économique*, Fribourg, 1974, p. 14.

Chère Marie!

J'ai laissé passer bien du temps sans te répondre, ce qui ne veut pas dire que je n'ai pas pensé à toi. Au contraire, mon idée fixe, dominante, c'est ton voyage de l'été prochain. Dois-je t'accompagner puis revenir avec toi, ou bien m'en aller pour tout de bon, je balance entre ces deux alternatives, il s'en présente une troisième, fait-il me contenter de te voir lors de ton passage et rester à ma place tout l'ans sans bouger et puis m'en retourner.

Lettre d'Emilie Morard, Lemberg, le 22 novembre 1881. E. Morard attend des nouvelles de sa sœur et de son projet de voyage pour l'été 1882 avant de parler à sa patronne d'un éventuel départ définitif ou d'un voyage en Suisse. Collection privée.

au milieu du siècle, mais son statut précaire et son salaire misérable lui confèrent un caractère peu attractif. D'un autre côté, la société d'accueil offre de belles opportunités aux femmes qualifiées. En effet, jusqu'au début du XX^e siècle, l'enseignement à domicile est préféré à l'enseignement public pour des raisons de prestige. L'amélioration des transports joue également un rôle non négligeable dans l'essor de ce mouvement. La Première Guerre mondiale stoppe cet exode, même s'il reprend après 1918 vers l'Allemagne, l'Autriche ou la Pologne.

La riche correspondance de Marie Morard

Les sœurs Emilie et Marie, filles de Michel et Rosine Morard-Castella, de Bulle, font partie du contingent de Gruériennes qui prennent le chemin de l'exil. Emigrées pour des raisons économiques, elles rêvent aussi de voir du pays, du «beau monde»³, et d'acquérir «une position honorable qui feront des envieuses à Bulle!». Quatrième et sixième

³ Toutes les formules entre guillemets sans citation précise sont des mots empruntés aux sœurs Morard. Afin d'alléger les notes de bas de page, nous renvoyons le lecteur au mémoire cité ci-dessus pour les références précises relatives à la correspondance des sœurs Morard.



enfants d'une famille de huit, elles soutiendront généreusement tout au long de leurs séjours leurs frères et sœurs, notamment pour permettre à certains de suivre une formation. Leur parcours est mieux connu que celui de la majorité des migrantes, grâce à l'abondante correspondance de Marie⁴. Cette source de première main permet d'appréhender des facettes de la vie quotidienne des migrantes que les archives officielles ne peuvent révéler. En effet, les centaines de lettres retrouvées – celles d'Emilie, de leurs compagnes d'exil, des élèves de Marie, ses carnets de comptes ou ses brouillons de lettres – fourmillent d'informations précieuses. Le contenu de cet article se basant prioritairement sur leurs témoignages, il convient de garder à l'esprit qu'Emilie et Marie ont connu une émigration sans trop d'encombres, ce qui n'est pas le cas de toutes leurs compatriotes. De très nombreuses jeunes femmes, probablement un quart d'entre elles, vont endurer un vrai calvaire. Abusées par des agences de placement cupides ou par des employeurs malhonnêtes, certaines jeunes filles vont être confrontées à des situations extrêmement difficiles à gérer. D'autres échoueront dans leur tentative d'exil par manque de compétences, de bon sens, ou tout simplement par leur faute. Mais cela constitue une autre facette de cette émigration.

Deux itinéraires parallèles

En 1859, Emilie n'a que seize ans lorsqu'elle se lance la première dans l'aventure. Elle se rend probablement à Cracovie, alors région de Pologne autrichienne, dans la famille Stamirowski. Elle se serait adressée au curé de Bulle pour trouver cette première place. Ce séjour a visiblement comblé ses attentes, car lorsqu'elle évoque sa première patronne elle en parle comme d'une «seconde mère». Après six ans dans cette famille, elle aurait ensuite fait un court séjour chez les Zboronsky, jusqu'en 1870, date à laquelle elle est engagée à Gromnik, à trente-deux kilomètres de Tarnow, toujours en Pologne autrichienne, auprès des Dzwonkowski. Suite aux mauvaises affaires de Monsieur, la famille doit se séparer d'elle après trois ans seulement. Emilie en profite pour revenir à Bulle soigner son père et soulager sa jeune sœur Adèle, en charge du malade. En Suisse, elle est contactée par une amie de ses anciens patrons, Madame Krzeczumowicz, à qui elle a été chaleureusement recommandée. Après le décès de son père, elle reprend donc le

⁴ Ces lettres sont conservées par la famille (Fonds privés Morard de Monique et Marie-Madeleine Morard, ainsi que de Madame Jacqueline Niquille), ou déposées aux Archives de l'Etat de Fribourg (AEF, Fonds M. Morard).

chemin de Lemberg (Pologne autrichienne) et entre au service de cette famille chez qui elle reste plus de vingt ans. En 1893, après trente-quatre ans d'exil, Emilie, qui a alors cinquante ans, retrouve sa chère Gruyère. Vivant de ses économies ainsi que de la rente qu'elle perçoit des Krzeczumowicz jusqu'en 1918, Emilie garde son indépendance et s'installe dans un appartement à Bulle jusqu'à son décès, en 1927.

A dix-huit ans, Marie quitte le pays cinq ans après son aînée. Engagée par les Plachoff en 1864, elle commence son séjour avec eux à Würzburg (Allemagne). Après quelques mois, elle poursuit son périple et s'installe à Saint-Pétersbourg, où la famille réside principalement. Une année plus tard, Marie entre au service des Stegmann entre mai et août, puis auprès de la famille du général Ouchakoff, peut-être jusqu'en 1869, date à laquelle elle rejoint la famille du gouverneur d'Oufa (Oural), les Ossipoff. A l'entendre parler de cette famille où elle se sent étrangère et mal rémunérée, on devine que cet emploi constitue sa plus mauvaise place. Son amie Pauline Brunn, en place à Nicolaëff, lui conseille d'ailleurs de demander une augmentation, qui lui sera refusée.

REGISTRE DES PASSE-PORTS.
N° 150.

Valable pour l'étranger

CONFÉDÉRATION SUISSE

PASSE-PORT
POUR VOYAGER DANS L'ÉTRANGER.

SIGNALEMENT.

TAILLE (mesure de Suisse)
5 pieds, 5 pouces, - lignes.

Age 20 ans,
Cheveux bruns,
Sourcils bruns,
Narbes
Yeux bruns,
Nes bruns,
Bouche petite,
Menton rond,
Front rond,
Visage rose.

Signes particuliers.

LA DIRECTION DE LA POLICE CENTRALE
DU CANTON
DE FRIBOURG EN SUISSE

Invite, sous offre de réciprocité, toutes les Autorités civiles et militaires, chargées de maintenir l'ordre public, à laisser librement passer

Marie Morard Marie,
originaire de la commune de Jumefens. S.
domiciliée à Bulle
de son état gouvernante
allant dans le Prusse Rhénane
dans l'intention d'y placer.

Passeport de Marie Morard, daté du 23 juin 1864. AEF, Registre des passeports DPc. II, vol. 19, n° 150, feuillet 480.

A ses débuts, Marie Morard décrit toute la difficulté qu'elle rencontre à supporter une famille peu aimable, les Ossipoff: «Si je vous avais tenue au courant de tout ce qui se passe près de moi, vous m'auriez vue bien souvent souffrir de la méchanceté de ces dames qui ont un caractère vraiment difficile. Ma place est réputée la plus mauvaise de la ville par rapport aux égards, aux traitements que l'on doit avoir pour une gouvernante. Nulle part on ne se sent si étrangère à la famille dans laquelle on vit.» AEF, Fonds M. Morard: Séjour en Russie, n° 26, Brouillon de Marie à une dame, vers 1870.

Marie ne tarde pas à quitter cette famille, puisqu'en 1871 elle est à Kremenchouk (Ukraine) auprès des Schvetzoff. Nous ignorons comment Marie s'est procurée, en 1874, une place d'institutrice à l'Institut pour jeunes filles de Kertch, mais c'est une compatriote, A. Mettraux, qui lui annonce son engagement. Elle travaillera ainsi dans l'enseignement public jusqu'en juin 1890. Même si sa vie à Kertch semble bien remplie, Marie a hâte de rentrer en Suisse, comme en témoignent les mots très significatifs qu'elle inscrit au dernier jour de son journal de classe: «Jour de sortie. Je suis libre pour toujours.» De retour au pays à quarante-quatre ans, elle loue ou s'achète une petite ferme qu'elle convertit en pension de vacances durant l'été. Ayant travaillé dans le secteur public, elle recevra une rente à vie de 240 roubles par an⁵. En avril 1918, la révolution russe mettra un terme à cette manne. Après une vie riche de nombreuses expériences, Marie s'éteint en 1933.

Engagées comme gouvernante et institutrice

Comme la majorité des migrantes, Emilie et Marie se vouent aux soins et à l'éducation des enfants⁶. Engagées toutes deux comme gouvernantes, elles occupent une position intermédiaire entre la bonne d'enfants et l'institutrice et se chargent de l'éducation de deux ou trois enfants, principalement des filles entre cinq et onze ans. En général, la gouvernante s'occupe d'enfants aptes à acquérir des notions élémentaires de lecture, d'écriture, de grammaire et de calcul. Emilie donne trois à quatre heures de leçons le matin. Après le repas, elle fait la lecture à sa patronne, assiste aux leçons des professeurs ou doit distraire les enfants. Elle a parfois le temps de faire de la couture et avoue sans détour préférer jouer la maîtresse de maison plutôt qu'enseigner. Elle n'effectue, par contre, aucune tâche domestique. Il arrive souvent qu'une gouvernante, en plus d'aider à l'éducation des enfants, remplace la maîtresse de maison. En l'absence de Madame Krzeczumowicz, Emilie loge même dans sa chambre pour être plus proche des enfants et doit gérer le personnel de maison et la table pour seize personnes, signe de grande confiance.

Parce que ses tâches ne sont pas précisément définies, la gouvernante peut embrasser une carrière plus longue que l'institutrice privée, pour autant qu'elle ait la capacité de s'adapter aux situations changeantes de la maison. Ainsi, à

⁵ Environ 600 francs, jusqu'à la dévaluation du rouble en 1905.

⁶ Sur l'ensemble des professions répertoriées, on compte: 32% de gouvernantes, 23% d'institutrices, 20% de bonnes d'enfants, 7% de demoiselles de compagnie, 1% d'émules (enfants de six à douze ans qui tiennent compagnie aux petits nobles auprès desquels ils sont en service). WECK, Anne-Sibylle: *Op. cit.*, Fribourg, 1998, p. 166.

Lemberg, Emilie est engagée pour s'occuper d'une fillette de huit ans, auprès de laquelle elle reste pendant plus de vingt ans, passant du rôle d'enseignante à celui de chaperon.

Pour pouvoir travailler dans l'Institut de Kertch, Marie doit présenter son brevet d'enseignement acquis en Suisse, maîtriser la langue russe et passer un diplôme délivré par le ministère russe de l'Instruction publique. Dans cet établissement, elle enseigne sa langue maternelle, peut-être d'autres branches. Son institut abritant un pensionnat, elle doit aussi s'acquitter d'un service de surveillance de nuit, une fois par mois durant le week-end, ainsi qu'un service matinal durant une

semaine par mois. De nombreuses activités rythment la vie de l'institut, ce qui permet à Marie de sortir et de se divertir un peu plus que sa sœur Emilie, cloîtrée dans la demeure de ses maîtres. Elle souffre ainsi moins de l'isolement dont se plaignent tant de migrantes. Elle profite également de son indépendance pour donner des cours privés en plus de ses leçons. Bénéficiant d'un long congé estival, elle occupe parfois un poste d'institutrice d'été. Pour divertir les enfants, les parents invitent une institutrice chargée de leur tenir compagnie et de les faire progresser.

Les salaires des deux sœurs ne sont pas connus. Il est certain qu'en Russie Marie touche des appointements plus élevés que sa sœur, en particulier lorsque cette dernière travaille à Gromnik, région polonaise assez reculée. Ce qui est sûr, c'est que leurs salaires restent nettement plus intéressants qu'en Suisse, où les institutrices doivent en sus assumer leur logement et leur entretien. Les montants que les sœurs



Portrait de Marie Morard.
Collection privée.

Morard ont réussi à amasser «pour leurs vieux jours» permettent de penser qu'il est possible d'économiser, à condition de vivre sans excès. Emilie veut économiser un maximum pour qu'en rentrant au pays, elle et Marie ne soient pas «des Dames à la bourse plate» et qu'elles puissent ainsi trouver un mari plus facilement. Le désir d'augmenter son petit capital sera, en partie, à l'origine du prolongement de son séjour à Lemberg. C'est aussi dans l'attente de recevoir sa gratification de 3000 florins (6600 francs) qu'elle n'ose quitter ses maîtres. A leur mort, les deux sœurs laisseront encore quelques milliers de francs à leurs héritiers, mais toutes les migrantes n'auront pas la chance de se constituer de substantielles économies.

Une vie de confort au sein de riches familles

Les familles qui accueillent les deux sœurs vivent généralement dans une grande aisance matérielle. Comme nombre de migrantes qualifiées et compétentes, Emilie et Marie découvrent ainsi un luxe qu'elles n'avaient jamais imaginé. Essentiellement issues des classes supérieures de la société, ces familles possèdent souvent plusieurs demeures, comme les Krzeczumowicz qui se rendent de mai à octobre dans une grande maison à deux ou trois heures de Lemberg. Emilie décrit cette résidence d'été comme un palais rempli de domestiques où l'on mange des dîners «extra fins». Durant ces vingt années de service, elle assiste à l'achat de deux autres résidences d'été, afin qu'à l'âge adulte chacun des trois enfants de cette famille entre en possession de sa propre demeure.

Les employeurs ne se contentent pas des services d'une gouvernante. Chez les Krzeczumowicz, Emilie est entourée d'un gouverneur pour l'aîné, d'une bonne d'enfant pour le cadet, trois servantes, deux valets, deux cochers et un cuisinier. A son arrivée chez eux, elle s'extasie devant tant de personnel et redoute, avec philosophie, de manquer d'occupation.

Les voyages constituent un agrément très couru dans cette société. Si Marie traverse l'Europe avec les Plachoff, Emilie aura la chance de suivre sa famille dans ses déplacements à Vienne ou aux eaux de Hall. A cela s'ajoutent les sorties, les bals, les concerts et les pièces de théâtre qui rythment la vie de la plupart de ces familles. Mais le luxe et l'oisiveté de cette société ne favorisent pourtant pas toujours la

bienvieillance des maîtres envers leurs employées. Emilie est très sensible à l'arrogance de certains membres de la noblesse polonaise qu'elle côtoie.

L'aisance et le confort ne sont pas les seules composantes de leur nouvelle vie. Les relations qui se créent avec la famille constituent également un élément nouveau. Au début de son séjour à Gromnik, Emilie écrit à sa sœur qu'elle se sent «comme un poisson dans l'eau» et qu'elle est presque traitée «en égale et en amie» par Madame. Même après son départ, elle est toujours reçue comme telle dans cette maison. A Noël, Emilie reçoit toujours quelque chose: une chaîne de montre, une broche, un châle, des vêtements, une corbeille à ouvrages et parfois de l'argent. A Kertch, Marie reste en contact avec de nombreux parents d'élèves et semble être très appréciée. Dans un agenda, elle note à maintes reprises le nom des personnes qui lui font des cadeaux ainsi que le contenu des présents de diverses natures, du pot de confiture à la bague sertie d'émeraudes. Les chaleureux messages de ses anciennes élèves ou de leurs parents sont autant de marques agréables de sympathie. Elle est, à plusieurs reprises, choisie comme marraine par les parents de ses élèves.

Des liens d'affection et d'estime réciproques

Dans certaines situations, c'est un attachement très fort qui a pu exister entre une migrante et sa famille d'accueil. Il arrive fréquemment aux sœurs Morard d'être invitées par leurs anciens maîtres pour les vacances. En poste à Lemberg, Emilie est conviée chaque année chez les Dzwonkowski à Gromnik ou chez Stéphanie Stamirowska à Cracovie. Elle éprouve toujours beaucoup de plaisir à être reçue avec «mille démonstrations de joie» dans ces deux familles. Elle avoue à Marie qu'elle est heureuse d'avoir des amies dans ces deux maisons et que «c'est après la santé un des bienfaits de Dieu que d'être aimée».

Après leur départ, beaucoup de migrantes maintiennent des contacts avec leurs anciens maîtres ou leurs connaissances. Plus de vingt ans après son retour en Suisse, Marie se voit proposer une place pour l'une de ses nièces, avec la remarque que «la parente de M^{lle} Morard n'a pas besoin d'être recommandée et qu'on peut la prendre en toute sûreté». Avant la guerre surtout, les échanges épistolaires entre Marie et ses amis russes sont très réguliers. Alexandrine Schvetzoff, une ancienne élève, viendra avec sa

Marie Schvetzoff trouve parfois le temps d'écrire à Marie Morard, son ancienne institutrice, et lui décrit ses activités avec un naturel déroutant: «Il y a bien longtemps que j'aurais dû vous répondre, mais vous comprenez que les plaisirs auxquels je me livre, ainsi que bals, soirées, théâtres etc... me laissent très peu de temps pour entretenir ma correspondance. Car en revenant d'une soirée c'est pour le moins que je dors jusqu'à 3 heures du jour; je dîne, après dîner il faut un peu rafraîchir sa pauvre tête engourdie par un long sommeil. En revenant de la promenade, je fais un brin de toilette pour courir à une autre soirée. Voilà en quelques mots la description de la vie désavouée que je mène.»

Fonds privé Morard:
 Courrier de Russie; AE:
 Marie Schvetzoff à Marie,
 9 février 1880.

Chère Mademoiselle
Morard.

Lila m'écrit dans sa dernière
lettre, que vous êtes libre cet été,
puis-je vous inviter à passer cet
été chez nous et de nous procurer
le plaisir de vous voir.

Si cela vous arrange, Mademoiselle,
écrivez-moi plus vite pour combien
de temps vous pourriez venir, on
raconte ici comme si les élèves
ont leurs vacances quatre mois;
je serai heureuse de vous voir
si longtemps, et mes enfants
feront de grands progrès. Nos
conditions sont les mêmes
vous aurez une chambre affarte

Lettre de la mère d'une pensionnaire
de l'Institut de Kerkch qui propose à
Marie un engagement comme institu-
trice d'été auprès de ses enfants, sans
date. Collection privée.

famille spécialement pour
la revoir, comme beaucoup
d'autres en Suisse. Pendant
et après la révolution, Marie
est bouleversée d'assister,
impuissante, à l'effondre-
ment de sa seconde patrie
et aimerait pouvoir venir
en aide à ses amies. Elle
tente, sans succès, de leur
envoyer de l'argent et ne
ménage pas ses efforts pour
une ancienne élève, exilée
à Paris et tombée dans la
misère. Elle fait même faire
des recherches pour retrou-
ver une ancienne collègue.

Quelques déconvenues

Mais si Emilie et
Marie ont eu la chance de

connaître un exil relativement agréable, tout ne s'est pas
toujours déroulé comme elles l'auraient souhaité. Chez les
Dzwonkowski, Emilie explique à sa sœur que l'argent est
très rare et qu'elle n'a pas reçu ses gages depuis une année.
Finalement, elle ne sera jamais entièrement défrayée. Il arrive
parfois que les pressions soient très difficiles à vivre. Même si
Marie n'a pas, à proprement parler, été victime d'agression
physique, elle a subi pendant plusieurs mois les assauts pres-
sants du père de sa patronne à Oufa. Plusieurs de ses lettres
décrivent l'insistance qu'il met à vouloir lui plaire en la cou-
vrant de cadeaux. Ne se laissant pas acheter, elle s'attire les
foudres de cet homme qui passera désormais son temps à la
dénigrer. Par la suite, elle confie même que depuis son arrivée
dans cette maison, «trois servantes l'ont quittée enceintes soit
de Mr. Sergueff lui-même, soit de ses fils qui ne valent guère
mieux que lui»⁷. Ce genre de comportement ne constitue pas
une exception dans ce milieu.

Des enfants gâtés, mais attachants

La société des enfants constitue une partie importante
du réseau social de la vie d'Emilie et Marie. Constamment en
compagnie de la progéniture de leurs maîtres, elles doivent

⁷ AEF, Fonds M. Morard: Séjour en
Russie, n° 28, Brouillon de Marie à
une dame, vers 1870.



faire face à des relations enfant-adulte différentes de celles qu'elles connaissent. Peu dociles et souvent mal élevés, ces enfants n'ont pas toujours le goût de l'étude. Emilie se plaint constamment de l'apathie dont fait preuve son élève, qui ne s'intéresse à rien et ne trouve aucune occupation à son goût. Certains de ces enfants sont couvés par leurs parents et demeurent des assistés jusqu'à leur mariage. D'autres n'ont des relations que très vagues avec leurs géniteurs qui préfèrent déléguer le soin de les éduquer aux bonnes, gouvernantes et précepteurs.

Emilie et Marie déplorent en chœur le fait de ne pas pouvoir punir ces enfants. De plus, la moindre sanction disciplinaire risque de provoquer au mieux une amère remarque, au pire le renvoi de la gouvernante.

Malgré tout, Marie reçoit un grand nombre de témoignages d'affection de ses anciens élèves. Les enfants Ossipoff qui, aux dires d'autres gouvernantes, sont excessivement pénibles, écrivent à Marie des lettres débordantes d'affection. Les échanges épistolaires entre les sœurs Schvetzoff et Marie sont la preuve éloquente que l'ingratitude n'est pas une constante entre les enfants et leurs anciennes gouvernantes. Une autre de ses élèves avoue lui écrire «comme à une sœur aînée qu'elle aime et estime beaucoup». Marie elle-même parle avec beaucoup d'attachement de la plupart des enfants dont elle s'est occupée.

Le soutien de leurs compagnes d'exil

En dehors de leur travail quotidien, la correspondance avec la parenté semble tenir une place importante, surtout au début de leur séjour. Avec le temps, les échanges avec

Carte postale de Saint-Petersbourg (recto), envoyée par Marie Nikaz et Antonine Nikaz à M^{me} Meily, à Fribourg, décembre 1899. Collection privée.

«[Quand les enfants sont ensemble] ils sont à se chuchoter, à dire des bêtises et à faire des folies qui finissent par me mettre hors de moi parce que je ne puis pas les punir et que je n'ai pas à me plaindre toujours pour des fautes considérées par ces dames comme des bagatelles [...]. La petite fille ne peut pas me voir avec un livre à la main. Elle me l'ôte ou elle commence à pleurnicher, à faire des caprices qui feraient perdre patience à un ange.»

AEF, Fonds M. Morard:
Séjour en Russie, n° 26,
Brouillon de Marie à une dame, vers 1870.

ВСЕМИРНЫЙ ПОЧТОВЫЙ СОЮЗЪ. РОССИЯ.
UNION POSTALE UNIVERSELLE RUSSIE.
ОТКРЫТОЕ ПИСЬМО.
CARTE POSTALE.



Suisse Fribourg

Madame Meily Libraire

*Place du Tilloul
vis-à-vis des Arcades
Fribourg*

Vjeneziz

На этой стороне пишется только адрес.

Côté réservé exclusivement à l'adresse.

Carte postale de Saint-Petersbourg
(verso). Collection privée.

De passage à Saint-Petersbourg, Marie explique toute la joie qu'elle a ressentie de revoir ses anciennes élèves: «Ces fillettes ne savaient assez comment me prouver leur affection; elles me suppliaient de ne pas partir. Toutes ces marques d'amitié me faisaient grand bien; je vous assure aussi y avait-il des moments où la joie débordait de mon cœur, je me serais jetée au cou de la première personne venue si je n'avais pas craint de paraître ridicule.»

AEF, Fonds M. Morard:
Séjour en Russie, n° 27,
Marie à une dame,
probablement depuis Oufa,
vers 1870.

leurs compagnes d'exil prennent le dessus sur la famille, trop éloignée de leur réalité. Les sœurs s'entendent pour souligner l'importance des rencontres avec leurs compatriotes. Mais si la ville permet de développer cette sociabilité nécessaire à leur bien-être, l'isolement des campagnes affecte souvent le moral des jeunes filles. Les lettres d'Emilie montrent à quel point il est agréable de pouvoir se retrouver entre expatriées. Après de longs séjours à la campagne, elle est impatiente de retourner à Lemberg «pour aller causer un brin avec mes compatriotes» qu'elle rencontre le plus souvent possible pour briser l'ennui et pallier le manque de compagnie dont elle souffre. En l'absence de ses maîtres, Emilie peut même les recevoir en toute liberté chez elle. L'évocation de leur pays natal est un sujet auquel les Suisses de l'étranger tiennent beaucoup. Marie Kammer ne manque jamais une occasion de partager les nouvelles de la Suisse dans ses lettres à Marie. Les projets de révision de la Constitution font même couler de l'encre jusque dans le sud de la Russie! Marie semble avoir une conscience politique très exacerbée. Elle prend même la peine d'écrire à un Genevois vivant à Krementchouk pour lui poser diverses questions sur le vote du 12 mai 1872.

En parlant de leurs compatriotes, Emilie et Marie font en général référence aux Fribourgeoises et il est intéressant de constater que ces dernières, en particulier dans le cas d'Emilie, préfèrent rester entre elles. La correspondance des deux sœurs ne mentionne pas moins de vingt-quatre noms de Fribourgeoises parties pour gagner leur vie à l'étranger. La moitié de ces femmes connaissaient les deux sœurs avant leur départ et huit étaient domiciliées en Gruyère. Le ton

confidentiel de leurs missives, et parfois les reproches qu'elles s'adressent, démontrent leur besoin de partager toutes leurs petites aventures. Outre les confidences sentimentales, qui sont assez fréquentes, les expatriées se décrivent les difficultés qu'elles rencontrent avec leurs maîtres et s'encouragent mutuellement.

Une vie d'exil agréable, mais sans excès

La lecture est un des passe-temps auxquels les deux sœurs se livrent quand elles ne ressentent pas le besoin de sortir de la maison pour changer d'air. «Par paresse», Marie lit surtout les journaux. Emilie, quant à elle, soigne facilement sa solitude avec un bon livre. Mais ce qui occupe la plus grande partie du temps libre des deux sœurs, c'est la couture. Dans un élan mesuré de coquetterie, et aussi par souci d'économie, elles se confectionnent souvent des robes et autres vêtements. Emilie est si habile de ses mains que même sa patronne lui passe de petites commandes et elle ne manque pas de faire part à sa sœur du succès de ses dernières créations. En plus de la couture, Marie s'occupe d'un petit jardin dans lequel elle cultive quelques légumes, et sa passion pour le jardinage ne s'arrête pas en Russie, puisque après son retour elle cultive un beau jardin dans sa petite ferme de Gumefens.

Les «emplettes» entre amies ou avec Madame constituent aussi une activité appréciée. Emilie se réjouit de l'arrivée de l'été et de la perspective de se rendre à la ville la plus proche pour y faire des achats vestimentaires. Sans

Le mot du petit Victor en dit long sur son attachement à Marie: «Je voudrais bien d'habiter la même ville que vous et je continue de vous aimer autant comme toujours. [...]. Je vous embrasse de tout mon cœur, votre Victor.»

AEF, Fonds M. Morard: Courrier de Russie, n° 8, Victor à Marie, Moscou, 8 janvier 1887.

Les voyages de Marie Morard

Durant l'été 1873, Marie s'offre un petit séjour balnéaire au bord de la mer Noire. En 1876, elle visite Paris et ne manque pas de s'arrêter en Suisse à l'aller ainsi qu'à Lemberg, chez sa sœur, au retour. Trois ans plus tard, elle séjourne plus d'une semaine à Saint-Petersbourg. En 1882, elle retourne en Suisse. En juillet 1884, Marie part pour Sébastopol et y retourne l'année suivante de fin mai à fin juillet en s'arrêtant à Yalta et Simferopol. Du 20 juillet au 11 août 1887, elle visite la Crimée et passe par Yalta, Sébastopol et Kanasubasar. Elle passe les deux mois de l'été suivant à Elisabethgrad, chez son amie Alexandrine Schvetsoff. En rentrant à Kertch, elle s'arrête à Krementchouk chez des connaissances. Avant de rentrer définitivement en Suisse, elle fait encore un petit séjour aux bains de Sébastopol et passe une dernière fois à Lemberg.

Anne-Sibylle de Weck Roduit



faire excès de vanité, les demoiselles Morard demeurent très coquettes. Cette attitude est souvent reprochée aux femmes qui s'expatrient et prennent goût aux luxueuses tenues de leurs patronnes, dépensant ainsi sans compter leurs maigres économies.

Les voyages font partie des divertissements exceptionnels que peuvent s'accorder les plus «fortunées». Marie profite de son indépendance pour découvrir le monde, et elle occupe ses vacances le plus agréablement possible, sans se priver. Contrairement à sa sœur, Emilie n'apprécie pas les voyages et préfère économiser plutôt que de dilapider sa fortune en dépenses inconsidérées. Exceptionnellement, elle rend visite à son amie de Cracovie et ne rentre en Suisse qu'à deux reprises, en 1873 et 1882.

Avec leurs familles d'accueil ou entre amies, les jeunes femmes ont parfois la chance d'agrémenter leur quotidien de façon plus divertissante. Marie ne se prive pas de sorties; elle est invitée à dîner chez ses amies et chez les parents de ses élèves. Elle prend part à des bals et des soirées, se rend au théâtre et au concert. Comme ses patrons n'organisent aucune réception et ne participent à aucune festivité, Emilie n'a pas l'occasion de voir souvent «le bout d'une moustache» dans les environs de Gromnick. Mais comme elle n'apprécie pas vraiment les mondanités, cela ne lui manque pas beaucoup et elle reproche parfois à sa cadette son manque de sérieux.

Des cœurs solitaires

Sortir donne l'occasion à nos demoiselles de rencontrer du monde, et en particulier des hommes. Les lettres d'Emilie font très souvent référence aux désillusions amoureuses de sa sœur qu'elle essaie de consoler. Les amies, et même les anciennes élèves de Marie, en parlent aussi et échangent, sans doute réciproquement, des confidences sur leurs passions; même Emilie, qui n'est pas du genre à se laisser aller à la sensiblerie, avoue avoir un petit faible pour un précepteur. La vie russe de Marie semble avoir été ponctuée par plusieurs histoires de cœur. Lors de son séjour à Oufa, les lettres que lui écrit son amie Jenny Darmon nous prouvent l'existence évidente d'un soupirant. En 1882, un Monsieur hollandais avoue, dans une lettre très brève, ses sentiments à l'égard de Marie. Mais le grand amour de Marie semble avoir été un mystérieux officier français. Follement éprise,

elle mettra des années à oublier cet homme qui la rendra très malheureuse par son inconstance et sa double vie. Après cette déception, Marie la romantique rêve toujours de trouver l'Homme, alors qu'Emilie la pragmatique l'exhorte à s'enlever cette idée de la tête et surtout à ne pas s'accrocher désespérément au premier venu. Si Emilie se résigne assez sagement à demeurer célibataire, elle a tout de même souhaité, pendant un certain temps, rentrer en Suisse pour se marier. Mais elle se rendra compte qu'en restant à l'étranger pour amasser son pécule, elle entre de plus en plus dans la catégorie des vieilles demoiselles qui ne ressentent même plus le désir de se marier, trop habituées à leur indépendance. Cette dernière recevra pourtant, en 1881, une proposition de mariage d'un Monsieur qui aurait voulu ouvrir un pensionnat et qui «n'aurait pas été fâché d'avoir une ménagère avec un peu d'argent», proposition qu'elle refusera. Elle acceptera son statut de «vieille demoiselle» avec philosophie, tout en appréhendant la solitude d'un éternel célibat.

De retour dans leur chère Gruyère

Emilie et Marie semblent avoir bien supporté leur nouvelle vie d'exilées. Elles maintiennent un contact relativement régulier avec la Suisse même si, avec le temps, les sœurs Morard se détachent petit à petit de leur famille. Elles resteront néanmoins toujours attachées à leur verte Gruyère, et la perspective de finir leurs vieux jours dans cette région les réjouit, même si Emilie redoute de devoir se réadapter à la vie de Bulle. Elle avoue sans détour s'être habituée au confort des riches maisons dans lesquelles elle vit, et il est vrai qu'après son retour elle semble un peu désabusée. Marie, quant à elle, force l'admiration de sa sœur aînée et fait preuve d'une belle énergie en s'installant dans une ferme à Gumeffens. Elle y demeurera longtemps et n'hésitera pas à la transformer en maison d'hôtes avant la lettre pour recevoir ses amis russes.

Triste pensée d'Emilie à l'idée de finir vieille fille:
«A quoi bon nous berner d'illusions, de chimères, difficiles à déraciner, il est vrai. [...], il est dur de rester dans la vie ainsi qu'une misérable épave jetée sur la côte, qu'il ferait bon reposer ses yeux sur un abri entrevu même dans le lointain, qu'un cœur qui réponde au nôtre ferait supporter toutes les misères de l'existence, mais il faut arracher cela de nos pensées et nous contenter de végéter, oubliées.»
AEF, Fonds M. Morard:
Emilie, n° 41, Emilie à Marie, Bolszowice,
6 janvier 1883.